



EDITIONS PHEBUS, 2012

LIBRETTO

Tchinguiz Aïtmatov,
trad. du russe par Lily Denis
Il fut un blanc navire

ISBN 978-2-7529-0658-8

177 pages

8,70 €

A 1600 mètres d'altitude, non loin de la frontière chinoise et tout près du Kazakhstan, au pied des plus hautes montagnes du Kirghizistan, repose le lac d'Issyk-Koul, immense, « où se rejoignent le ciel et la terre » ; plus de quatre-vingts ruisseaux et rivières s'y jettent. Tous les jours, l'été durant, un enfant l'observe à la jumelle, guettant l'apparition d'un navire blanc qui avance, lent et majestueux, semblant venir de nulle part pour aller on ne sait où. « La première fois qu'il l'avait aperçu, du haut de la colline du Guet, tout blanc sur l'Issyk-Koul tout bleu, son cœur avait battu la chamade devant tant de beauté, et il avait aussitôt conclu que son père – un matelot de l'Issyk-Koul – naviguait précisément à bord de ce bateau-là. Il y avait cru de tout son cœur, parce qu'il en avait terriblement envie ». C'est là l'instant culminant de sa contemplation, mais, auparavant, il a longuement promené ses jumelles tout autour de lui, prenant plaisir à observer des détails dont la netteté semble les lui mettre à portée de main, qu'ils soient proches ou lointains, depuis les cimes enneigées jusqu'à la cour de sa ferme avec les poules, la hache appuyée à son billot et le samovar fumant, le vallon voisin et la petite école où il ira à la rentrée, le torrent argenté, la forêt de pins qui monte bien haut dans la montagne, les cascades et les rochers, « retenant sa respiration pour ne pas dérégler la mise au point qu'il venait de trouver et contemplant le tableau qui s'offrait à sa vue comme s'il l'avait créé lui-même ».

Comment ne pas se sentir esseulé, minuscule et perdu au milieu de ces montagnes oppressantes ? C'est que le petit garçon de sept ans, au cou grêle et aux oreilles décollées, est le seul enfant de ce poste reculé à l'entrée de la réserve forestière. Le hameau ne compte que trois foyers, celui de ses grands-parents, celui de ses tante et oncle, celui d'un jeune couple et son bébé. Ses parents l'ont abandonné dès qu'il est né et s'en sont allés fonder une nouvelle famille chacun de leur côté, l'un sur la rive du

lac, l'autre en ville. Heureusement que l'été passent les transhumants et leur ribambelle d'enfants, avec leurs troupeaux de moutons et de chevaux. La joie de vivre qui règne alors autour des yourtes l'aide à supporter les humeurs imprévisibles de sa grand-mère et, surtout, les terribles colères de l'oncle Orozkoul, toujours ivre, garde-forestier imbu de sa fonction et pourtant mécontent de son sort, aigri et qui bat sa femme comme plâtre car elle ne lui fait pas d'enfant. La solitude n'a pu qu'accentuer chez l'enfant un rapport animiste au monde : il a baptisé les rochers de noms familiers et n'omet jamais de les saluer au passage, réparti les plantes en gentilles ou méchantes, courageuses ou froussardes, attend des liserons qu'ils lui chuchotent leurs histoires, des nuages qu'ils se transforment en tout ce dont il a envie. Le cartable que vient de lui offrir son grand-père est devenu son fidèle compagnon à qui il confie ses chagrins et ses espoirs, ainsi que son rêve le plus cher qui est de devenir poisson et de partir au fil de l'eau rejoindre le navire blanc.

Son grand-père, le vieux Mômoun, est son seul ami. Dévoué, travailleur, gentil et humble, il est constamment moqué et se soumet aux desiderata de chacun. Il conduit tous les jours à cheval son petit-fils à l'école, il construit pour lui une digue sur le torrent pour que le courant ne puisse pas l'emporter quand il se baigne. C'est lui encore qui le nourrit des contes de la tradition comme la légende de la Mère des Mâral à la Belle Ramure, sa préférée entre toutes : deux enfants, réchappés d'un massacre perpétré par une tribu voisine, sont adoptés, nourris, élevés dans la forêt par une femelle de mâral (autre nom du grand cerf blanc de Sibérie) apparue in extremis à la vieille femme chargée de les précipiter depuis une falaise ; ils grandissent et donnent naissance à sept filles et sept garçons qui sont à l'origine de la lignée des Bougou ; la tribu révère les mâral comme des êtres sacrés jusqu'au jour où de riches propriétaires bouffis d'orgueil ont l'idée de déposer leurs bois en guise

d'ornement sur chaque nouvelle tombe, occasionnant un commerce lucratif et provoquant leur disparition progressive. Et c'est ainsi qu'il naquit des hommes qui, de toute leur vie, n'en apercevraient jamais un. »

Dans le cœur de Mômoun, nous dit-on, il y a autant de joie que d'alarme, mais dans le cœur du lecteur aussi, car plus d'une fois, certaines phrases insérées ici et là dans le récit laissent présager une issue malheureuse. Le drame survient à l'automne alors que, Orozkoul, plus irascible que jamais, s'évertue à abattre et descendre des sapins achetés frauduleusement par ses amis. Mômoun qui, pour ce faire, lui est indispensable, ose se rebeller un jour, comme il est temps pour lui d'aller chercher le petit à l'école. Ce même jour, trois mârals qui ont passé le col sont apparus furtivement dans la forêt. Ils se montrent à nouveau le lendemain près du torrent et les hommes venus emporter le bois veulent les tirer... Le petit garçon découvre peu à peu le malheur advenu : fébrile et alité depuis la veille, il perçoit une animation inhabituelle et, avançant en titubant dans la cour, voit le grand chaudron qui sert à la lessive sorti pour tout autre chose, croise son grand-père ivre mort, aperçoit enfin la tête tranchée de la femelle mâral sur laquelle s'acharne son oncle pour en détacher les bois, celle-là même qui l'avait fixé la veille de l'autre côté du torrent de ses bons yeux compréhensifs, roulée dans la poussière, « depuis longtemps maculée, mais l'œil demeurait net et semblait encore contempler le monde avec l'étonnement muet et figé où l'avait surpris la mort ». Pour finir, il entend que Mômoun fut contraint de tirer lui-même. Fou de douleur, épuisé, il se répète qu'il vaut mieux être poisson, partir loin au fil de l'eau pour ne plus jamais revenir, puis descend jusqu'au torrent pour s'y laisser emporter.

Quand Tchinguiz Aïmatov mourut en 2008, une journée de deuil national fut décrétée dans la

République du Kirghizstan dont il était ambassadeur (il l'avait été de l'URSS puis de la Fédération de Russie, avait fait partie des conseillers de Gorbatchev) : c'est dire s'il est lu et reconnu dans son pays. Après une enfance difficile (son père disparaît en 1938, victime des purges stalinienne), d'abord vétérinaire, puis agronome, il décide d'écrire, tout d'abord en kirghiz, langue dans laquelle il traduit bon nombre de classiques, puis en russe. *Il fut un navire blanc* (1970) est son premier roman écrit en russe ; il sera traduit en français et publié pour la première fois par les Éditions Messidor en 1986. Ses romans peuvent être lus comme des récits allégoriques, voire des fables écologiques, empreints des contradictions d'une Asie centrale en pleine mutation. Toute son œuvre met en scène d'une manière ou d'une autre le heurt entre tradition et progrès, un passé porteur de valeurs morales venant s'opposer à un présent souvent déshumanisé¹. Nul doute qu'Aïmatov fut hanté sa vie durant par ce dilemme, lui qui joua un rôle dans l'appareil soviétique et fut favorable à l'avancée technique. Mais ce contre quoi il faut se battre demeure la bêtise et la convoitise, l'assimilation, faite par paresse ou par intérêt, des superstitions aux coutumes ancestrales, de l'oppression du peuple à la sage observation des lois de la nature. Quand Mômoun comprend que les hommes veulent abattre les mârals, son premier mouvement est de leur rappeler la loi car il la juge plus à même de les convaincre : il est interdit de tirer des animaux de la réserve ; mais comme on lui affirme que tirer des animaux hors de leur réserve ne tombe plus sous le coup de la loi, il a recours cette fois à l'autre loi, celle de la tradition qui est la sienne : « nous sommes des Bougou, des enfants de la Mère à la Belle Ramure ». Or, quand ni l'une ni l'autre ne sont plus entendues, c'est alors qu'il faut s'attendre à « la juste colère d'un enfant » et à son geste désespéré.

Tous les personnages du roman ont un nom, comme il se doit, et seul l'enfant n'est jamais nommé, pas même par son grand-père. Ne voulant pas qu'il soit un petit garçon à part, à l'identité précise, l'auteur a-t-il souhaité faire de lui un symbole, celui de l'enfant opposé au monde des adultes, est-ce aussi pour souligner qu'il ne fait pas entièrement partie de la communauté des hommes, ne se reconnaissant comme ancêtres que les mârals, proche encore des deux orphelins de la légende que l'animal nourrit, réchauffe, protège, élève mais ne peut nommer ? Ce n'est qu'à la toute fin, une fois l'enfant disparu dans les remous que, brisant la narration et comme emporté par son émotion, le narrateur fait entendre sa voix d'auteur et s'adresse soudain à son personnage en le tutoyant : « tu es parti au fil de l'eau, mon petit garçon, emportant ta légende. Savais-tu que tu ne te transformerais jamais en poisson, que jamais tu ne parviendrais jusqu'à l'Issyk-Koul ? Tu as vécu comme l'éclair qui ne fulgure qu'une fois, puis s'éteint aussitôt. » Mais voici qu'il choisit d'utiliser, pour le saluer, lui dire adieu, ces mots-là que l'enfant s'imaginait prononcer un jour ; pérennisant ainsi son rêve et lui ajoutant foi, il semble le baptiser du nom même de sa légende personnelle qu'il était seul à connaître : « Bonjour, blanc navire ! »

Françoise Le Bouar

1. À lire aussi : *Djamilia, « la plus belle histoire d'amour du monde » selon Aragon* (Gallimard/Folio), *Tuer, ne pas tuer* (Éditions des Syrtes, 2005), magnifique récit écrit pour commémorer le soixantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. *Vient d'être réédité par les Éditions du Rocher* *Adieu Goulsary*, long monologue d'un vieux berger s'adressant à son cheval qui montre les effets du stalinisme et de la déstalinisation dans un village kirghiz. *Quant à Une journée plus longue qu'un siècle*, publié en 1980, somme rassemblant les thèmes chers à l'auteur, on ne peut plus le trouver aujourd'hui que dans les bibliothèques..